

Compte-rendu séance III – 14 janvier 2014

Séminaire Muséologie 2013-2014

Après une séance première séance consacrée aux fondements organologiques de la lecture collaborative, et une seconde dédiée à sa mise en perspective historique, la troisième séance a mis l'accent sur les enjeux cognitifs et éducatifs de notre thème. Pour mettre en évidence l'impact du lire à plusieurs et de ses dimensions éducatives sur la médiation muséale, deux intervenants ont été conviés à la discussion. Natalia Hristova, professeur à l'Université de Sofia en Bulgarie, travaille sur la didactique de la littérature, notamment celle de l'écriture littéraire, et s'intéresse aujourd'hui plus particulièrement à la question des logiciels dans l'apprentissage de l'écriture littéraire numérique. Daniel Jacobi, professeur à l'Université d'Avignon et membre de l'équipe Culture et Communication, s'intéresse depuis les années 1990 aux dispositifs d'interprétation dans les musées, à la question de l'évaluation de l'éducation non formelle, aux cartes de concepts et à la formation par l'image.

I – Intervention de Natalia Hristova

L'exposé de Natalia Hristova s'est structuré autour des enjeux d'une pharmacologie négative de la collaboration. Elle a d'abord, en introduction, présenté la légitimité actuelle d'un tel type de lecture et d'écriture, fondé sur l'intelligence collective et la nécessité d'un apprentissage continu, montrant toutefois que l'institution scolaire contemporaine ne permet pas aux élèves de développer les compétences et l'autonomie que suppose cette forme émergente de travail.

Bien au contraire, la collaboration et les dispositifs de formation à la collaboration, tels qu'ils sont aujourd'hui récupérés par la logique néo-libérale, entraînent une prolétarianisation croissante sous couvert d'une pédagogie de l'adaptabilité. Subordonnée à l'idéologie du marché, l'école véhicule des savoirs marqués d'une obsolescence rapide, où l'on inculque aux étudiants des compétences visant à les rendre adaptables, toujours aptes à se recycler, et où les maîtres-mots de l'enseignement sont la compétitivité, l'employabilité et la productivité. Corrélative de l'instabilité accrue de l'emploi, cette obsolescence des savoirs dépasse les enjeux économiques pour révéler de profondes conséquences anthropologiques. La création d'un environnement parfaitement concurrentiel, en effet, va de pair avec une transformation de l'être humain passant par la transformation de son éducation, et qui le fait régresser à la seule adaptabilité, détruisant par-là les potentiels d'individuation.

Pour mettre en évidence la pharmacologie négative d'une telle éducation, Natalia Hristova se réfère aux travaux du psychologue Lev Vygotski. Ce dernier expose le rôle clé des intermédiaires, en particulier du signe, dans le développement cognitif humain et la construction de nouvelles fonctions psychiques. Rejetant un type d'enseignement purement fondé sur les interactions horizontales, où les élèves sont amenés à résoudre des problèmes selon leur manière de faire naturelle, il souligne la nécessité d'une éducation verticale, opérant un aller-retour entre le général et le particulier, entre le théorique et le pratique, qui seule permet aux enfants de se confronter à l'extériorité du signe et des savoirs. A défaut d'une telle extériorité, d'une systématité cognitive transmise par l'enseignant qui sert de révélateur, l'enfant, comme le montre Hannah Arendt, est maintenu autant que possible au niveau infantile. Si l'école délaisse la verticalité de la connaissance au profit de la pure horizontalité des relations entre élèves et d'un laisser-faire spontané, elle perd ainsi toute possibilité d'élévation à une humanité adulte, laquelle implique l'inscription de l'élève dans un ordre symbolique.

Cette pharmacologie négative de la collaboration, indique Natalia Hristova en refermant son propos, se retrouve dans l'enseignement de l'écriture littéraire à l'heure du numérique, notamment à travers des dispositifs comme les outils semi-automatiques de storytelling, un tel médium devant toujours être faire l'objet d'une vigilance pour permettre une véritable humanité numérique.

II – Intervention de Daniel Jacobi

La seconde intervention de cette séance s'est construite sur cinq théorèmes autour de l'acte de lecture-écriture en contexte muséal.

Le premier concerne l'aide à l'interprétation (également appelée « aide à la visite ») passant par la présence de textes affichés au sein d'une exposition. Se superposant au registre des objets, celui des œuvres perçues par le visiteur, le registre textuel constitue en effet l'interface entre ce qui est exposé et le travail mis en œuvre par le visiteur pour s'approprier le discours de l'exposition. Pour Daniel Jacobi, qui se situe explicitement en porte-à-faux par rapport à l'idée dominante pour laquelle une parfaite exposition n'aurait pas de texte, le registre des mots est à l'inverse fondamental à la vie d'une exposition, en ce qu'il amorce le travail d'interprétation : les panneaux, étiquettes ou textes d'audioguides sont indispensables à toute médiation vers le registre des objets.

Le deuxième théorème pose la question de savoir si l'on peut identifier une grammaire du discours qui serait spécifique à ce qui est exposé. De même que l'on peut étudier la grammaire d'un genre de texte comme le texte descriptif ou narratif par exemple, existe-t-il une structuration propre au genre textuel muséal ? Daniel Jacobi, qui a effectué sur ce sujet son premier travail de recherche, répond par l'hypothèse négative, mais souligne la nécessité d'un renouvellement de cette question à l'heure du numérique, lequel serait susceptible de transformer la nature de ces textes.

Le troisième s'interroge sur la relation que le musée institue entre le scripteur-concepteur de l'exposition et son visiteur-lecteur. S'agit-il d'un dialogue coopératif, d'une relation de maître à élève, de guide à client ? L'incertitude qui pèse sur la définition de cette relation est pour l'intervenant l'une des caractéristiques les plus troublantes de l'univers muséal contemporain. En voulant s'adresser à tout le monde, le scripteur-curateur ne s'adresse en réalité à personne, ou bien de manière inavouée s'adresse seulement à ses pairs.

Le quatrième théorème interroge la structuration scriptovisuelle ou hypertextuelle, pour se demander si elle permet d'instaurer une véritable relation lire-voir. Il s'agit en fait de rechercher si, derrière une apparente structuration scriptovisuelle, ne se trouve pas un archi-texte ou une archi-icône qui modèlerait à notre insu notre façon de prendre l'information. L'enjeu crucial des nouvelles technologies repose ainsi sur cette problématique procédurale, sur l'automatisation de procédures de lecture qui devenues implicites, échappent au lecteur ou visiteur. La prépondérance de modèles archi-textuels ou archi-icôniques à l'avenir pourra donc radicalement transformer l'interprétation du discours de l'exposition.

Dans son dernier théorème, Daniel Jacobi pose la question de savoir si les technologies de la communication sont susceptibles de modifier les capacités cognitives. Face à la thèse selon laquelle on quitterait les habiletés du lecteur héritées de l'imprimerie au profit d'une ère de l'hypertexte, il faut toutefois rester prudent. Loin de faire disparaître l'oralité, de l'aveu même de Jack Goody dans *La Raison graphique*, la civilisation de l'écriture a longuement cohabité avec celle-ci et le passage de la prédominance de l'une à celle de l'autre n'est nullement synonyme de progrès civilisationnel. C'est également ce qui se passe aujourd'hui, où l'imprimé coexiste avec le développement numérique : on ne peut pas encore savoir si et dans quel sens l'hypertexte va transformer nos habiletés cognitives.